

Robert Pagès 1919 –2007

Un libertaire législateur.

Robert Pagès est mort le 25 Juillet 2007.

Il était né le 25 Août 1919, à Belmontet, dans le Lot : il ne renia jamais ses origines et sa langue occitanes. Après des études secondaires au Lycée Gambetta de Cahors, il entre en khâgne à Toulouse puis à Lakanal : à Toulouse, il travaille sous la direction de Georges Canguilhem qui, plus tard, ne lui ménagera jamais son appui. Il parlait volontiers de sa double admissibilité à l'Agrégation. Durant la guerre, il entra en résistance dans ce que l'on appela un moment la Zone-Sud. Ses options trotskistes et sa sensibilité de plus en plus anarchisante lui valurent alors des amitiés persistantes mais aussi un bon nombre d'oppositions violentes : pas seulement avec les représentants de l'Etat Français.

Quelques années plus tard, surmontés les attraits de la clandestinité qui, de temps en temps, continuèrent à affleurer dans son itinéraire, il fut chargé de divers enseignements de psychologie sociale à la Sorbonne, entra au CNRS en 1951 comme Attaché de recherche (puis Chargé, puis Maître, puis Directeur), fonda le Laboratoire de Psychologie sociale ultérieurement associé au CNRS, assura de multiples responsabilités dans la mise en place de la discipline. Il fut notamment Membre du Comité National du CNRS et de la Commission de Psychologie et Psycho-physiologie du CNRS, Président de la Société Française de Psychologie, Membre du Bureau fondateur de l'Association pour la diffusion de la recherche internationale en Psychologie sociale (ADRIPS). En 1986, il « fut admis à faire valoir ses droits à la retraite », comme il convient de dire, dans une formule à la fois juridiquement attestée et fondamentalement mielleuse.

L'histoire est probablement plus compliquée que cela. Il faudrait quelqu'un de métier pour la retracer : pourvu, tout de même, qu'il sût entrer en empathie avec l'homme et avec son temps. Le registre anarchisant n'est pas disposé à la célébration des mémoires. On doit quand même dire que l'homme fut exceptionnel : ou plutôt, pour éviter tout risque de sanctification posthume, qu'il fut un homme hors normes. D'une puissance de langage, de clairvoyance, d'analyse et de force à la fois omniprésente et indéfinissable, qui ont fait de lui une des grandes figures de la Psychologie sociale française de l'après-guerre. Avec tous les contrepoints d'ombre dont résonne inévitablement cette puissance. Au meilleur sens du terme : ce fut un homme « singulier ».

On peut essayer d'en dire tout de même quelque chose. En me demandant de le faire, la Direction de *Psychologie Française* n'attendait pas que l'on fit œuvre d'hagiographe. La difficulté étant de présenter de façon obligatoirement linéaire ce qui fut une effervescence permanente. Fascinante pour beaucoup, insupportable pour quelques autres.

*

La vigueur et les nuances d'une position de rupture.

Quand on vient de là où il venait, on n'entre pas « en » psychologie sociale pour seulement travailler au raffinement des méthodes d'analyse factorielle ou pour étudier les effets sur la performance d'un autrui passif, neutre et générique. On y apporte toute une vision de la société et de ce que l'on doit y faire.

- On retrouve jusque dans ses derniers Rapports de recherche ce qu'ont probablement été ses intuitions et ses analyses de départ. Au niveau international, la psychologie sociale se situait à l'interférence de questions qui se posaient à un niveau global –notamment politique-, de questions qui se référaient à des implantations institutionnelles particulières, d'incitations venues de préoccupations scientifiques diverses et encore éparpillées. L'insistance des impératifs affairistes, des urgences politiques et des intérêts idéologiques avaient favorisé le développement d'une recherche dite « appliquée », gestionnaire et promotionnaire, vaguement dynamisée par quelques concepts cliniques, peu orientée vers une recherche de genre fondamental. Les premières recherches de genre fondamental, d'abord dans les Universités aux Etats-Unis et, depuis alors peu de temps, en Europe, étaient tentées de trouver cette fondamentalité –si l'on peut dire- dans des travaux de laboratoire où le poids social des choses s'étendait quelquefois dans le formalisme méthodologique. Formalisme pourtant nécessaire à une approche « scientifique » de la socialité : formalisme ambigu sur lequel il reviendra à de multiples reprises.

- Quoi qu'il en soit, l'objet constitutif de la psychologie sociale renvoie à des systèmes plus ou moins organisés et éventuellement désorganisés de pratiques sociales, aux organismes qui les produisent et qui les régulent, aux représentations complexes qui en sont les harmoniques. Tout est à prendre en considération dans ces systèmes : sans oublier que, tous, ils produisent à leur propos un ensemble de connaissances qu'ils considèrent comme ultimement explicatives de leurs fonctionnements et de leur légitimité. Pour le chercheur, ce type de connaissance qui s'autoproclame explicative *est* une composante de l'objet à étudier mais ce *n'est pas* une explication à laquelle il puisse s'en tenir. Il s'agit d'en rendre compte, mais sans la prendre à son compte.

Il est vrai que, en regard ou au coeur de ces systèmes sociaux, un certain nombre de systèmes d'explication à mobile non directement vérificateur se perçoivent et travaillent à se faire percevoir comme ayant accès à la véritable réalité et au véritable avenir des choses. Ces idéologies constituées et souvent hautement appareillées, persuasives, incitatives et souvent coercitives, se croient comme adouées par l'Histoire ou par la Grâce pour produire de la connaissance « vraie » et de l'action « constructrice ». La répugnance –au moins cognitive- de Robert Pagès à leur égard aura été constante.

- C'est à partir du CNRS et de l'Université qu'il travailla à trouver sa liberté d'approche et, en même temps, sa rigueur d'investigation. Telle qu'elle était, la recherche menée dans les Universités au nom de la *scientificité* risquait de s'éloigner des systèmes sociaux complexes en voulant tout gagner du côté du formalisme. A vrai dire, la notion-même de « scientificité » -et même probablement celle de « rationalité »- ne lui paraîtront jamais tout à fait innocentes. Dans l'Université –d'ailleurs à la jonction avec la demande économique- c'était alors l'intervention dans les petits groupes qui apparaissait comme la plus disponible. Il la poursuivit d'ailleurs longtemps bien qu'épisodiquement, en collaboration avec Jean Maisonneuve, dont le compagnonnage remontait à loin. Il fut d'emblée critique sur la capacité de ce genre d'intervention à produire du savoir scientifique. Membre intéressé de la délégation envoyée, en 1955, au Laboratoire de Formation de Bethel, aux Etats-Unis, il se demandait quelle pouvait être la portée scientifique d'une activité de petit groupe qu'on laisserait « se complaire dans le culte ému de son propre marasme sous l'oeil non directif de moniteurs chèrement payés pour ne pas intervenir ».

Il semble bien que son idée à lui c'était de travailler *sur* et *dans* les systèmes sociaux où se meut habituellement la recherche appliquée : mais avec d'autres objectifs qu'elle et aussi près que possible de la rigueur des méthodes expérimentales abusivement identifiées aux seules pratiques de laboratoire. Il s'agissait de rompre avec le discours de la psychologie sociale mise au service des institutions, de prendre des distances raisonnées avec la psychologie clinique dominante, de conserver la rigueur expérimentale comme fanal tout en évitant les formalismes excessifs et trompeurs et d'opter, comme il disait, pour « un polyméthodologisme délibéré ». L'entreprise ne fut pas simple : et multiples sont les instances –syndicales, politiques, universitaires- qui l'entendirent et qui le virent se battre pour accréditer sa conception de la recherche en psychologie sociale et pour obtenir la création, l'entretien et la promotion du Laboratoire qui semblait y correspondre : avec truculence, une incroyable force de langage et une présence constante dans les débats et les instances. C'est ainsi que

prit forme le Laboratoire de Psychologie sociale qui, sous des appellations diverses, fut l'œuvre principale de sa vie.

Une contre-institution instituée.

- Les premiers intérêts et les premiers travaux relevant d'une Psychologie sociale avaient pris forme, à la Sorbonne, dans le cadre de la chaire de Daniel Lagache qui y enseignait la psychologie générale : avec, en arrière-fond, l'assomption par Lagache de l' « Unité de la psychologie ». Un peu plus tard, Jean Stoetzel créa une chaire de Psychologie sociale, dont les proximités avec le Centre d'Etudes Sociologique naissant étaient évidentes. Pour ne pas prendre de risque, on ne citera pas tous les jeunes chercheurs qui se référaient alors à la psychologie sociale et qu'on retrouvera par la suite dans diverses Universités. D'abord informellement, Robert Pagès, chercheur CNRS par ailleurs Chargé de cours à la Sorbonne, fit se coaguler leurs intérêts autour de lui. Serge Moscovici, lui-même chercheur au CNRS, y fit vivre un autre pôle : très vite greffé sur les projets de l'Association Européenne de Psychologie sociale et sur la Direction qu'il aurait à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences sociales. Prenait peu à peu forme le Laboratoire de Psychologie sociale de la Sorbonne et c'est Lagache qui rend compte au CNRS des travaux des deux Equipes de Psychologie sociale qui s'y insèrent.

En 1968, à la faveur des événements et en fonction d'inévitables effervescences relationnelles, les deux équipes prennent leur indépendance et trouvent leurs lieux d'implantation forcément en dehors de la Sorbonne...qui n'existe plus. Serge Moscovici prend la direction du Laboratoire de Psychologie sociale de l'EPHE : avec la surface, la profondeur et l'intensité que l'on sait. Robert Pagès insère « son » Laboratoire de Psychologie sociale dans le Département de Sociologie de Paris VII : l'agitation des temps forçait à l'imagination et, à un moment, on envisagea l'insertion du Laboratoire dans le Département de ...Physique. Les deux Laboratoires furent associés au CNRS. Bien sûr, les choses furent plus compliquées que cela. On en fait sans doute des segments que, la charge émotionnelle et l'implication politique aidant, on pourrait trouver essentiels.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que prend forme « le Laboratoire de Pagès ». Ce n'était pas le seul. Sans parler du Laboratoire des Hautes Etudes, le Laboratoire de Toulouse –sous la vigilance de Malrieux et sous l'impulsion de Curie- était également associé au CNRS dans une perspective plus sociologique et, à Aix, l'équipe de Psychologie sociale de Jean-Paul Codol travaillait dans un Laboratoire de Psychologie cognitive lui-même associé au CNRS. Un peu plus tard, Gérard Lemaine devait créer, aux Hautes Etudes, le Groupe d'Etudes sur la science

- Robert Pagès travailla ainsi à institutionnaliser ses intuitions scientifiques de départ et les présupposés politiques instinctifs qui, d'une certaine façon, les faisaient vibrer. Le Laboratoire qu'il mit peu à peu en place ne programmait pas a priori ses objets : d'une certaine façon, il s'agissait de traiter « tout » et, d'une certaine façon, il y parvint. Se rassemblèrent autour de lui et de son projet un certain nombre de chercheurs -anciens ou nouveaux- qui, sans option méthodologique véritablement unifiée, avaient presque tous en commun d'être ou d'avoir été fortement impliqués dans des systèmes sociaux et idéologiques fortement appareillés et par rapport auxquels ils vivaient une sorte de réticence-résistance-réactance : avec toutes les nuances qui vont du *protest within* au *protest without* évoqués par Troeltsch. C'était l'époque où l'on n'entrait pas en psychologie sociale comme s'il s'agissait d'une simple option à prendre deux années après le baccalauréat. La confrontation était généralisée, le débat institutionnalisé, la productivité diversement modulée. La fécondation croisée était stimulante, la concrétisation des projets souvent mais pas toujours effective. Une seconde génération de chercheurs -notamment des étudiants de Thèse venus d'horizons divers et souvent lointains-, la plupart recrutés par et pour Pagès, coalesça autour de conceptualisations plus systématisées, mais dans une arborescence d'intérêts totalement assumée. Couvrir « tout » ? Effectivement, dans les années 80, l'intitulé des cinq équipes y tendait : *Mécanismes élémentaires d'emprise et d'interaction* (Equipe Pagès, d'une infinie démultiplication); *Processus d'influence sociale et de décision*; *Psycho-sociologie expérimentale des idéologies*; *Langue, discours et*

idéologie ; Conflits, pouvoirs et différenciations sociales. La production fut constante et poly-orientée. C'est volontairement que je ne cite aucun de ces chercheurs et que je n'évoque aucune de leurs publications particulières. Pour rendre compte de ce qui s'était alors passé et en-deçà de toute argumentation qui fût véritablement possible, quelqu'un qui lui resta proche jusqu'à sa fin dit, au crematorium et devant son cercueil, la seule chose qu'on pouvait dire : « le Laboratoire, c'était Quelque chose ! », en faisant claquer haut la majuscule..

- Curieusement, malgré les projets centrifuges, le libertarisme de ton et de goût, l'anomie tout au moins proclamée du propos, un site social supérieurement organisé se mit en place. Il est vrai que les « dimensions » de ce site et de ce qui s'y mouvait rendaient nécessaire un tel genre d'organisation. Le nombre de participants, par exemple : assez vite, six Directeurs de Recherche CNRS (comme on dit maintenant) et de nombreux autres chercheurs furent à l'œuvre, appuyés, à un moment, par... dix-huit techniciens titulaires, dont plusieurs ingénieurs. Un Comité de Gestion aux prérogatives subtilement codifiées devait faciliter le fonctionnement démocratique du Labo : dans cet espace de liberté – d'incontestable liberté-, on légiférait sur tout. Dans des locaux souterrains et enchevêtrés, une animalerie aveugle et odorante voisinait avec un monstrueux tour d'alésage. Au début des années soixante-dix, la Bibliothèque du Laboratoire était probablement la plus complète d'Europe : on y trouvait tout ce qui relevait du domaine, notamment les collections complètes de Revues scientifiques. A son propos et à propos de fonds documentaires de tous genres (le Laboratoire avait, par exemple, hérité des Archives de Godin et du Familistère de Guise), Robert Pagès avait mis au point, bien avant Gardin, un système de classification complexifié jusqu'à un certain ésotérisme, que le Service de Documentation maîtrisait avec rigueur et virtuosité. Le va-et-vient de l'information entre les membres du Laboratoire et avec les correspondants d'autres laboratoires était constant et lui-même codifié. Quelques années durant, le Laboratoire géra une Revue qu'il avait créée (*Recherches de Psychologie sociale*), en collaboration avec les responsables de *Psychologie et Education* de Toulouse et qu'il édita, sur la base de financements acrobatiques, jusqu'à la création de la *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, par l'Adriaps. Tout ceci avait été arraché aux diverses instances par l'activité inlassable de Robert Pagès. Une activité dévorante : dont il n'est pas certain qu'il n'en ait pas été lui-même quelquefois dévoré. Le tout pouvait, tout à la fois et même pas de façon alternative, être perçu comme quelque chose qui relevait de l'usine à gaz, être vu comme un atelier de travail cognitif incessant et être vécu comme dans la chaleur rassurante et fervente du Familistère.

Quand, en 1986, Robert Pagès quitte la direction du Laboratoire –un moment Laboratoire propre du CNRS-, c'est Benjamin Matalon, Professeur à Paris-VIII, qui accepte d'en prendre la direction, avec un total désintéressement. En 1988, la Commission Psychologie et Psycho-physiologie du CNRS refuse de renouveler l'association du Laboratoire et l'Université Paris-VII entérine ce refus. Quelques chercheurs étaient déjà passés dans l'Enseignement Supérieur, quelques autres exerçaient des mandats de direction dans des organismes scientifiques d'importance, d'autres s'insèrent dans des structures plus discrètes. Les techniciens sont tous réaffectés. Dernier avatar, heureux mais déconcertant : la Bibliothèque est relogée à l'Institut National d'Agronomie. Où, sous la garde vigilante de deux techniciennes de l'ex-laboratoire, elle dort depuis vingt ans.

Un terreau en héritage.

La question fut vite posée et avec plus ou moins de bienveillance : finalement, quels ont été les acquis d'un tel investissement et d'une telle créativité ? Alors même que, vingt ans après la fin de l'aventure des choses et quelques jours après un départ imposé, elle se pose autrement et avec moins d'enjeux que lorsque les institutions de tutelle la posaient.

-Les publications ?

Robert Pagès a énormément écrit : en toutes circonstances, à propos d'innombrables objets et sur tous les supports fongibles possibles. Les fiches s'accumulaient : quand, à l'occasion de tel ou tel colloque ou de tel ou tel débat, l'une d'entre elles sortait en public –pourrait-on dire-, c'était un petit

joyau d'intelligence où jouaient les reflets d'une culture encyclopédique. Et pourtant les publications ne furent pas nombreuses ni toujours dans les meilleurs lieux. Il disait lui-même que 99% de ce qu'il avait écrit n'était pas publié. Sa bibliographie de genre classique, autre que de ronéos, de *grey literature* ou d'Actes de Congrès, est finalement mince.

Il n'avait pas pu lire Kruglanski et accéder à son *besoin de clôture*. Avec Kruglanski, on peut penser qu'il n'y a d'entreprise de connaissance que si, à un moment, on se dit : je n'irai pas plus loin, je fais comme si c'était fini et je clos, au moins pour l'instant. Bien sûr, cette clôture a des effets adjacents et elle peut faire se dégénérer des percées qui n'existent que cambrées. Clore, Pagès ne savait pas le faire et ne pouvait pas le faire : on hésite à dire que c'était par humilité, car ce qui se jouait était autre. On peut penser que, dans sa recherche, la progression par arborescence ne favorisait pas ce processus de clôture : les polysurfaces à extensions démultipliées ne pouvant garder quelque chose de leur compréhension qu'en se relançant à jamais dans de nouvelles extensions. A moins que ce ne soit le contraire : et que ce ne soit la volonté de ne pas clore ou l'incapacité à clore qui lui ait fait adopter la stratégie de l'arborescence. Car il s'agit bien d'une stratégie heuristique et non pas d'un goût pour le touche-à-tout. Il y avait là quelque chose d'une angoisse épistémique.

Il ne faudrait pas que demeure enfoui cet ensemble d'écrits : que l'on sait énorme mais dont on ne connaît pas les contours. C'est à ses deux fils et à eux seuls que revient le droit – le devoir est quand même un grand mot- de trouver la forme sous laquelle cet ensemble pourra être mis à la disposition d'un public, qui reste lui-même à définir.

- *Une systématisation théorique ?*

Est-ce pour pouvoir maîtriser tout de même cette arborescence où l'information, au lieu de se multiplier, finit par se déperdre d'elle-même que Robert Pagès mit peu en peu en chantier une théorie générale et récapitulatrice qui, au niveau du montage lexical tout au moins, semble parfois relever de ce que Todorov renvoie à la catégorie du *fantastique*.

Il s'agit bien de rendre compte de *tout* : dans une entreprise qu'on ne fera qu'évoquer, en renvoyant à des tentatives de synthèse courageuses (André Demailly, *La psychologie sociale. H.-A Simon & R. Pagès*, 1993, Lyon, Editions l'Interdisciplinaire). Sa *théorie de la nodalité* renvoie d'abord au *nœud* qui désigne l'être vivant dans sa mise en perspective avec son milieu interne (biologique) ou externe (physique et social). Dans la nature, tout ce qui n'est pas *nœud* est *innoeuds* où le *nœud* est une sorte d'enclave. Cette nature n'épuise pas la réalité et celle-ci intègre aussi des *anoeuds* : par exemple les machines-outils, et notamment les ordinateurs, puisque des fonctions nodales sont alors mises en œuvre à partir d'éléments innodaux. Pour leur part, les *énoeuds* renvoient à des produits idéels et purement fictifs (le point, le plan, la ligne...). Les *socionoieuds* animaux ou humains sont des agrégats plus ou moins compacts ou plus ou moins organisés de *nœuds* individuels qui, tous, assurent trois fonctions principales : la *thymie*, l'*orexie* et la *fection* (le système TOF). Robert Pagès voit rapidement l'enjeu d'un *énoeud* particulier : le principe de causalité (évidemment central à la problématique expérimentale), en simple décalage conceptuel par rapport aux *nœuds*, aux *innoeuds* et aux *anoeuds* qui, seuls, peuvent être sources ou cibles de causalité. On appellera « *emprise* » les différents types de relation de nœud à nœud, que la psychologie sociale classique dévoile sous de multiples appellations éparpillées (influence, attribution, interaction, etc...), sans prendre habituellement en compte la constellation des *innoeuds*, des *anoeuds* et des *énoeuds*. Il faut bien, ici, que l'on s'arrête.

On aurait tort de se masquer la portée pédagogique de cette entreprise, dont on ne sait si elle a eu de nombreux corollaires empiriques. *Sous un angle*, on doit comprendre ce qu'il en est de cet appel aux néologismes : ici et en psychologie sociale. Les objets que celle-ci se donne (à moins qu'elle ne se complaise dans l'a-socialité et l'an-historicité, comme c'est devenu une certaine tendance) ont déjà produit, à leur propos et à leur usage, un langage et un lexique où les descripteurs veulent se faire passer pour les opérateurs explicatifs des fonctionnements mis sous analyse. Parler avec les mêmes mots qu'eux c'est, d'une certaine façon, penser comme eux et, du même coup, attester du bien-fondé

au moins langagier de leur idéologie latente ou explicitée. On n'étudie pas le « religieux » avec les mots et les concepts « religieux » que le « religieux » a produits pour s'auto-légitimer. On n'étudie pas l'« économique » avec les mots et les concepts que l'économie » a déjà mis en place pour accréditer son emprise... Dans ces secteurs de recherche, le néologisme est un risque mais c'est aussi une prudence, au moins provisoire. *Sous un autre angle*, l'entreprise théorique de Robert Pagès est probablement une des seules systématisations qui se veulent rigoureusement matérialistes : sans flirter avec des concepts chaleureusement personnalisants ou empathiquement sociologisants toujours capables de nouer avec les spiritualismes et avec les langages les plus rudement idéologiques des oecuménismes destructeurs. Une véritable pédagogie d'ascèse.

Une descendance ou une Ecole ?

La question fut posée et l'on n'y répondra pas. A coup sûr, dans la production scientifique en psychologie sociale, on ne pourra pas repérer, à propos de Robert Pagès, une de ces lignes de recherche où, en mimant un créateur initial, toutes les thèses se ressemblent et où en lire une seule suffit, d'une certaine façon, pour les connaître toutes.

Peut-être que l'« héritage », s'il en est un, porte précisément sur cette ascèse : ce que tel ou tel a appelé le « décadennage » par rapport aux enfermements, aux imprégnations et aux évidences que l'on se donne ou même que l'on s'impose au départ. La question posée en est une de théorisation fondamentale. La reproduction d'un groupe « de rupture » -comme ce fut ici le cas- est-ce la mise en place d'un site où l'on se souvient, avec ferveur et reconnaissance, de celui qui proposa la rupture et où l'on en reproduit les dits et les faits dans un enchaînement bourdieusien ? Ou bien la fidélité porte-t-elle sur la rupture elle-même, imaginant des postures cognitives et des voies d'accès toujours différentes, et même différentes de celles du fondateur ?

*

Dans une lointaine petite ville d'Asie centrale, quelques jours encore avant la disparition de Robert Pagès, l'instituteur racontait à ses élèves la belle histoire du vizir Islam Khodja. Islam Khodja fit construire des locaux hospitaliers : alors, on le loua. Il fit construire des routes : alors, on le célébra. Il installa même les premiers sémaphores : alors, on lui dressa une statue. Il voulut transformer le mode d'enseignement : alors on le tua.

Comment savoir qui est fidèle à Islam Khodja. ?

Jean-Pierre Deconchy

Université de Paris-X
4 Août 2007.

Données biographiques complétées par André Duflos et Marie-Thérèse Singh.